

EXPOSITION

D'ŒUVRES RÉCENTES

DE

CAMILLE PISSARRO



GALERIES DURAND-RUEL

du 15 Avril
au 9 Mai 1896

CATALOGUE



L'ŒUVRE

DE

CAMILLE PISSARRO

Voici de nouveau, après trois ans de silence, le fruit de trois années de travail. Fruit mûr, savoureux et sain, d'un âge où l'excellent peintre Pissarro est arrivé à la pleine possession d'un métier riche et savant, et d'une âme calme, souriante, ouverte aux profondes sensations de la nature.

Pissarro, pendant qu'il travaillait loin de Paris à ces tableaux qui sont parmi les plus beaux de son œuvre, a été pris à partie par de jeunes revues avec quelque vivacité et beaucoup d'injustice. On n'a pas très bien compris ce qui lui était reproché, car la pensée n'est pas toujours, dans ces articles, aussi claire que la forme — qui est obscure. Mais il a semblé, autant qu'on pouvait s'en rendre compte, que ces critiques tendaient à le charger de tous les péchés de l'impressionnisme.

D'ailleurs, les auteurs de ces attaques paraissaient dans d'excellentes dispositions pour faire un crime à Ruysdael, à Hobbema, au vieux Crome et à Théodore Rousseau de n'avoir pas été symbolistes. Que ces querelles de mots vagues sont mesquines et inutiles, et comme elles tombent devant les faits! Comme il est prétentieux et bébé de discuter si un artiste doit avoir ou ne pas avoir un idéal, s'il en a un ou s'il n'en a pas, lorsqu'il arrive devant le public avec quelques toiles réussies, et qu'il prouve, sans fracas, qu'il a mis tout son idéal à faire un bon tableau!

C'est évidemment un grand malheur de ne pas satisfaire tous les littérateurs, qui sont comme on sait des personnages très exigeants, et qui à vingt ans, sans avoir rien vu, ont reçu de Dieu le droit de juger sans appel toute une vie de noble travail et de féconds efforts. Mais il y a une consolation à penser que ces foudres, bien qu'elles ne fassent que peu de fracas, font encore moins de mal que de bruit; et les braves gens, bien simples, bien candides, aimant l'art pour la souveraine joie de retrouver leurs propres émotions analysées et réalisées par un ouvrier supérieur, trouveront assez de plaisir à cette exposition pour rendre inutiles et nos propres éloges, et les critiques des autres.

Il suffira donc ici, en quelques lignes, de rattacher cette exposition aux précédentes et de

montrer, par une sorte de sommaire, à ceux qui par légèreté pourraient l'oublier, ou par ignorance ne pas s'en rendre compte, que cette carrière est superbe et cette œuvre vaste.

* * *

Lorsque Pissarro, ayant déjà dépassé la vingt-cinquième année, mais ne faisant que débuter dans la peinture, alla trouver Corot pour lui montrer ses essais, le bon homme, le grand homme lui tint ce langage : « Vous êtes un artiste, et vous n'avez pas besoin de conseils. Sauf celui-ci, pourtant : il faut étudier les valeurs. Nous ne voyons pas de la même façon ; vous voyez vert et moi je vois gris et blond. Mais ce n'est pas une raison pour que vous ne travailliez pas les valeurs, car cela est au fond de tout et, de quelque façon que l'on sente et que l'on exprime, on ne peut faire de bonne peinture sans cela. » Pissarro suivit le conseil et fit bien ; l'étude opiniâtre qu'il fit des valeurs sur le conseil de Corot est cause que n'importe lequel de ses tableaux, pris à une époque quelconque de sa vie, et exécuté sous l'empire de laquelle que ce soit des curiosités passionnées de métier qui le préoccupèrent tour à tour, a conservé toute sa solidité et tout son accord.

S'il s'agissait dans cette exposition de revoir

d'anciennes œuvres, on y constaterait, comme dans celles-ci, que tout y a sa valeur exacte, subordonnée à l'effet de l'ensemble et le servant en même temps qu'elle lui obéit. Pissarro a éprouvé plus d'une de ces curiosités que je qualifie de passionnées, et c'est de sa part une grande preuve de loyauté plutôt que d'inquiétude. Ce n'est que de l'École des Beaux-Arts que l'on sort armé d'un métier tout fait, imperturbable, uniforme et plat, admirablement adapté pour dire des inutilités et des niaiseries. Le véritable artiste est celui qui, tout en conservant son caractère, le tour particulier de son esprit et l'accent de son émotion, n'est indifférent à aucune technique, cherche à les approfondir et à se les approprier toutes. Peu importe qu'il ait plusieurs femmes, pourvu qu'à toutes il fasse de beaux enfants qui lui ressemblent.

Je n'insisterai donc pas sur les différentes et successives recherches, fondues dans une unité d'art, que présente l'œuvre de Pissarro. Cette incessante curiosité donne du prix à l'œuvre en lui donnant de la variété ; elle atteste une sincérité, une abnégation artistique, un amour du métier passant avant la vanité d'une écriture que l'on a inventée, ou que l'on croit avoir inventée ; enfin, elle ne fait que mieux ressortir l'unité de sensations et d'inspiration qui n'a cessé de régner d'un bout à l'autre de cette vie. Que l'on prenne une œuvre de M. Pissarro dans cette période, où la

facture fut très grasse et très simple, qui s'étend de vers 1860 à 1872 environ, et dont les morceaux survivants sont devenus si beaux; que l'on prenne encore une peinture de la période suivante, où la couleur devint plus claire et plus vibrante ; que l'on en choisisse une du court moment où l'artiste expérimenta la théorie de la division de la touche, l'analyse optique des tonalités ; enfin, que l'on compare chacun de ces spécimens aux tableaux de ces trois dernières années, où l'exécution, profitant de ces opiniâtres expériences, a gardé et amalgamé parfaitement tout ce qu'il y avait de bon en chacune, et a pris à la fois tant de subtilité et de largeur. Il ne sera pas une de ces toiles où la façon de voir ne domine la façon d'exprimer, et c'est là ce qui fait la force, la véritable homogénéité d'une œuvre.

*
* *

Même spectacle, si l'on passe de la technique aux sujets, de la main-d'œuvre aux prétextes de l'émotion. Pissarro a toujours été un peintre amoureux de la nature vivante. Les grands bonheurs de sa vie d'artiste, contre vents et marées, contre misère et critiques, ont été de peindre de la terre et des arbres, et les êtres qui s'y meuvent, qui respirent sous le grand ciel sans le voir autrement que comme une sorte de baromètre, cour-

*

bés qu'ils sont, d'esprit et de corps vers les labours, les sarclages et les fenaisons. Mais nous qui passons parfois parmi ces choses sans y vivre; nous qui, confinés d'ordinaire dans les villes, voyons le ciel comme un mirage d'or, d'azur, de pourpre, la terre et ses arbres, ses fleurs, son herbe, comme un décor opulent et splendide, nous retrouvons dans toutes ces peintures nos impressions d'évadés, les fortes senteurs que nous respirâmes à pleins poumons, la fraîcheur de pâturages et d'eaux qui calma nos fièvres, les brûlantes après-midi qui nous accablèrent d'un sommeil lourd et pourtant bienfaisant, les neiges mêmes et les gelées qui semblèrent tuer toute cette richesse et la rendre à jamais rigide, certains jours d'hiver en harmonie avec nos mélancolies aiguës. Tous ces contrastes et tous ces concerts des saisons, le peintre les a savamment et poétiquement exprimés; mais sa science s'est dissimulée sous son plaisir, et sa poésie est faite de réalité. Ce n'est pas en amateur qu'il a raconté ces spectacles de nature. Il a fallu qu'il se cloîtrât au milieu des champs, pendant des années, qu'il menât une vie de patriarche et de campagnard, méditant sur des choses d'humanité et contemplant des choses d'atmosphère et de culture. De l'âme de brave homme demeure attachée à ces toiles, incorporée à cette couleur; il y a eu des attendrissements devant des pommiers en fleurs et des plants de

choux, des émerveillements en présence des moissons, de grands apaisements austères en admirant s'endormir des villages dans des vallées. Tout cela demeure dans la matière et fait de l'art, et ceux qui ne savent pas se rappeler tout cela, ceux qui ne savent pas le voir, ceux qui oublient toute l'ampleur de cette œuvre sont à plaindre. Seulement, comme la grandeur en est simple, tout le monde ne sait pas l'apprécier, et certains aimèrent mieux faire une tirade brillante que communier avec un sentiment vrai.

*
* *

Le catalogue serait ample et important de l'œuvre de Pissarro, depuis les paysages du début jusqu'aux vues de ville d'aujourd'hui. On verrait passer tous ces beaux champs et ces beaux vergers d'autrefois; ces paysages de Louveciennes de 1870; puis encore ces promenades dans les environs de Londres, si pénétrantes et si réelles; puis cette magnifique série des *Marchés*, avec la foule affairée et grave des paysans, série qui fut exposée vers 1886, et, peu d'années plus tard, les grands tableaux rustiques avec les rythmes si lents et si nobles des *Faneuses*.

Le paysan, la paysanne peuvent être, suivant l'humeur où l'observateur se trouve pour les étudier, admirables ou atroces. Pour le peintre, ils

demeurent ce qu'ils sont, simples et véridiques de silhouettes, types d'humanité végétative. Dans ces *Marchés* et dans ces *Fenaisons*, Pissarro rendit, avec une force extrême, cette humanité lourde et grande, et toujours la planta solidement dans la bonne terre, toute à son action parmi les arbres et sous la voûte changeante des cieux. Souvent, il avait pénétré dans les maisons et exprimé l'intimité des repas et des repos ; il avait aussi décrit des rues de villages, étudié de mornes et candides figures de campagnardes, avec la casaque et la jupe de toile, le mouchoir à carreaux sur la tête.

Il y a trois ans, une idée, qu'il avait caressée depuis de longues années, le reprit et l'entraîna impérieusement : peindre, dans leur animation et dans leur ampleur, les grands aspects d'une ville. Mais d'une ville bien déterminée, de Rouen, qui est comme le cœur de cette Normandie dont tous les paysages d'Eragny disent l'activité rustique, comme ces vues de Rouen allaient en dire l'activité industrielle.

De là les quelques tableaux exposés cette saison. Vous y retrouverez le même peintre et le même homme que nous avons tenté de vous faire comprendre. Ce sont de grands paysages de ville peuplée où le sol pousse des passants grouillants au lieu de pousser des foins ou des choux ; où les cheminées d'usine remplacent les arbres, et se couronnent, au lieu de frondaisons vertes, de

grands panaches de fumée que le vent sculpte et façonne avec autant d'originalité et de verve qu'il manie les nuages dans le ciel des campagnes. Vraiment, cette série de paysages de ville fait époque dans l'œuvre de Pissarro, mais sans aucune solution de continuité avec le reste de cette œuvre. Il y a des parterres de toits et des vallonnements de maisons ; des grues et des silhouettes de quais s'y reflètent dans l'eau sillonnée de chalands et de steamers, au lieu de buissons et de saules. Tout cela est agissant, puissant et d'une exécution magnifique, mais, c'est là-dessus qu'il faut insister, cela fait corps avec tout ce que nous avons vu du peintre comme sentiment et comme métier, sauf peut-être que le sentiment est devenu encore plus élevé et le métier plus varié en ressources.

*
* *

J'aurais voulu dire, après avoir ainsi parlé de Pissarro comme ouvrier et comme historien des champs, par quelles opérations il est arrivé à cette beauté de main-d'œuvre, notant avec fougue soit en des études peintes, soit en des dessins, soit en de multiples aquarelles, les effets les plus subtils et les plus changeants du ciel, les attitudes des êtres, les silhouettes des arbres et des horizons, puis reprenant et perfectionnant ses œuvres à

l'atelier, et se délassant encore de ces travaux par des eaux-fortes, des gouaches, des gravures en couleurs. Mais, puisque la place me manque et que d'ailleurs ces indications sont l'essentiel pour ceux qui voudront se rendre compte d'un tel majestueux ensemble, je finirai en disant que les qualités qui ont donné à l'œuvre de Pissarro son accent de vérité et de profondeur, sont une grande netteté, une humanité sincère et une joie tranquille dans les tête-à-tête avec la nature.

Toutes ces choses, bien des gens ont pu déjà les penser, les dire ou les écrire avec plus de détail et plus de couleur; mais il n'était peut-être pas tout à fait inutile de les résumer avec simplicité à l'heure où cette œuvre nous charme plus fortement que jamais, par une tranquillité et un épanouissement comparables à ceux des beaux automnes.

Arsène Alexandre.

TABLEAUX

1 — *Baigneuses.*

2 — *Pont Boieldieu à Rouen; soleil couchant.*

3 — *Pont de pierre à Rouen; brume du matin.*

4 — *Pont Boieldieu à Rouen; temps mouillé.*

5 — *Pont de pierre; temps gris.*

6 — *Port de Rouen, Saint-Sever.*

7 — *Crue de la Seine, à Rouen.*

8 — *Faubourg et quai Saint-Sever à Rouen.*

9 — *Soleil couchant, temps brumeux, pont Boieldieu à Rouen.*

10 — *Les Toits du vieux Rouen ; soleil.*

11 — *Brouillard à Rouen.*

12 — *Le Jardin du presbytère à Knocke (Belgique).*

13 — *Les Maisons de Knocke (Belgique).*

14 — *Le Village de Knocke (Belgique).*

15 — *Tête de jeune fille.*

16 — *Petite bonne flamande.*

17 — *Fenaison.*

18 — *La Petite bonne de campagne.*

19 — *Paysanne se chauffant.*

20 — *Le Clos.*

21 — *Les Toits du vieux Rouen ; temps gris.*

22 — *Le Lavoir dans le pré.*

23 — *Temps gris; printemps.*

24 — *L'Abreuvoir.*

25 — *Peupliers; soleil couchant.*

26 — *Effet de neige; soleil couchant.*

27 — *Automne; peupliers.*

28 — *Printemps; pommiers en fleurs.*

29 — *Peupliers.*

30 — *Le Pré; soleil couchant.*

31 — *Peupliers; temps gris.*

32 — *Le Pré.*

33 — *Vue de Bazincourt.*

34 — *Meules; soleil couchant.*

35 — *La Ferme de Bazincourt.*

PARIS — IMPRIMERIE DE L'ART

E. Moreau et Cie, 41, rue de la Victoire.